

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**L'Histoire — une fiction**  
*Sur le chemin Craig* de Madeleine Ferron  
Madeleine Ferron, *Sur le chemin Craig*, Stanké, 1983, 192 p.

Louise Milot

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1983). Compte rendu de [L'Histoire — une fiction : *Sur le chemin Craig* de Madeleine Ferron / Madeleine Ferron, *Sur le chemin Craig*, Stanké, 1983, 192 p.] *Lettres québécoises*, (31), 21–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# L'Histoire: une fiction SUR LE CHEMIN CRAIG\*

de Madeleine Ferron

*Les Beaucerons, ces insoumis*, écrit par Madeleine Ferron avec la collaboration de Robert Cliche (HMH, 1974), portait clairement en sous-titre: «Petite histoire de la Beauce, 1735-1867». Déjà avant cela, *Quand le peuple fait la loi* (HMH, 1972) avait tenté de cerner l'exercice dans la même région d'un certain droit populaire. Mais la plus grande partie de l'oeuvre de Madeleine Ferron — pensons aux trois recueils de contes/nouvelles<sup>1</sup> et aux deux romans<sup>2</sup> — relève d'une écriture à proprement parler «fictive», «inventée», encore qu'elle ne cache nullement ses origines: la plupart du temps, personnages et situations prennent racine dans la Beauce.

Avec *Sur le chemin Craig*, si l'an-crage est le même, le genre est nouveau: ce roman historique voudrait à la fois mettre en relief la vie des Irlandais dans certaines régions de Beauce — dans le roman à Saint-Sylvestre — au milieu du siècle dernier, et faire oeuvre de fiction. Conscient ou pas, le parti-pris de l'auteure, cette fois-ci, est à l'effet de conjoindre, voire de confondre ce qu'on croit d'habitude pouvoir distinguer en «réel» et en «fictif», en «objectif» et en «subjectif».

Ce n'est pas que la dimension historique, ou mieux, documentaire, soit absente des écrits de fiction antérieurs. Dans le *Chemin des dames*, par exemple, une nouvelle ressuscitait déjà les noyaux anglophones de Saint-Sylvestre et de Frampton, par le biais du personnage de Sophie Lagrange, «cette tante légendaire (du narrateur) qui fut répudiée de sa famille (...) pour avoir épousé un Frank Taylor anglophone et protestant»<sup>3</sup>; dans le même recueil, «Le ballon» remontait aux années 1908, époque de la construction du chemin de fer en Beauce<sup>4</sup>.



Madeleine Ferron

Même que dans les deux romans de Madeleine Ferron, une sorte de valse-hésitation entre les intérêts de l'anecdote et d'autres préoccupations, d'ordre sociologique, pouvait entraîner des développements proches de la digression. Le chapitre intitulé «La réception», dans le *Baron écarlate*, serait de cet ordre<sup>5</sup>.

De ce point de vue, *Sur le chemin Craig* renverse la vapeur. L'Histoire n'y est plus dans la marge, soit nécessitant des livres à part, soit cautionnant des développements à part. Elle est à la fois prétexte et texte. C'est elle qui est d'abord à faire valoir et sur elle est censé se modeler un roman dont elle est la cause.

À première vue, c'est bien ce qu'il semble. L'importante documentation colligée dont fait état l'endos de la couverture et qu'atteste tout à fait la lecture du roman vise cet objectif de lever le voile sur les circonstances de la venue des Ir-

landais au pays vers 1840, de leur installation en Beauce, et, plutôt que de leurs rivalités avec les francophones, le récit des luttes religieuses qu'ils avaient transportées depuis l'Irlande.

Pourtant, quand on examine de plus près le prologue et l'épilogue<sup>6</sup>, plus précisément la transformation effectuée de l'un à l'autre, il faut nuancer.

*Le chemin Craig* (titre du prologue) explique comment, en 1810, le gouverneur Craig prit sur lui de faire défricher et tracer une route

«entre Pointe-Lévi et les Cantons de l'Est, afin que les colons anglais, qui y habitaient, puissent venir écouler les produits de leur ferme aux marchés de Québec» (p. 14).

Menée à bien avec l'aide de 200 militaires, cette entreprise faisait fi de la désapprobation — peu agressive, il est vrai — des Canadiens-français, qui voyaient également dans cette route «une voie d'accès à tous ces émigrants anglophones dont on prévoyait l'arrivée» (p. 15) Quoi qu'il en soit, c'est en bordure de cette route fameuse que s'installèrent une bonne partie des immigrants Irlandais et notamment «200 familles irlandaises envahirent la paroisse de Saint-Sylvestre» (p. 21) avec leurs «dissensions religieuses».

Ce prologue, dont le ton, d'ailleurs, est plutôt informatif, ne se veut pas partie intégrante du roman au même titre que les chapitres qui le suivent. À preuve cette phrase: «Quand, vers 1858, se dérouleront les événements qui vont suivre...», (p. 22), qui marque bien son statut d'avant-propos.

Mais voilà! Cette année 1858 ne fait pas référence, comme on pourrait s'y at-



tendre, au temps de l'histoire des trois chapitres centraux (à situer plutôt, nous y reviendrons, en 1855-56), mais bien au temps de l'épilogue, lui explicitement daté d'octobre 1858 (p. 164), donc postérieur aux événements des chapitres I, II, III.

Or cet épilogue est moins centré sur une collectivité d'Irlandais, comme le prologue — et aussi comme les chapitres centraux — que sur un seul individu, canadien-français, curé par surcroît, Georges Flavien Édouard Drolet, curé de Saint-Nicolas, mais venant d'être nommé à Saint-Sylvestre, et dès lors premier curé canadien-français de ce fief anglophone.

Parallèlement au prologue, l'épilogue raconte donc un déplacement depuis la Pointe-Lévi vers les Cantons de l'Est par le chemin Craig. Dans le premier cas, un homme politique anglais, Craig, construisait la route servant les intérêts des siens et devant aboutir à l'envahissement d'une certaine Beauce par l'étranger. Dans l'épilogue, le même déplacement est le fait d'un Canadien français orgueilleux qui, fort de la décision d'un évêque de sa race, a résolu de relever le défi de s'imposer là où on ne veut pas de lui. Tout laisse croire, dans les dernières pages, qu'il y arrivera: seul lui reste à décider dans quelle langue il commencera son sermon du dimanche suivant... (p. 191).

On peut se demander pourquoi un livre donné par la publicité comme «l'épopée des Irlandais au Québec» (endos de la

couverture) s'achève sur un épisode qui, loin de privilégier le point de vue des Irlandais, focalise depuis le regard d'un Québécois nouvellement venu au milieu d'eux.

Mais c'est là une question posée à l'envers, sans réponse, donc, sauf à dire que sous le couvert de parler des étrangers, le roman a fini par parler des autochtones. Et ce qui a fait passer de l'un à l'autre, ce qui a fait «tourner» le vent, ce n'est pas tant Madeleine Ferron, sans doute, que les trois chapitres centraux du roman auxquels nous arrivons enfin — seuls aptes à être numérotés I, II, III, et certes les opérateurs du glissement et de la transformation. Or de quoi y est-il question?

L'histoire de l'implantation des Irlandais est vue à travers le drame d'une famille, plus étroitement encore d'un couple, celui de Robert Corrigan<sup>7</sup> et de sa femme Ann, Irlandais protestants assez bien nantis car ce Robert

*«s'était fort bien tiré d'affaire dès son arrivée en 1848 dans le rang Sainte-Marguerite. Souvent il se félicitait de cette initiative qui lui avait permis d'être en avance sur tous ses compatriotes tant pour l'influence et la notoriété que pour l'état de sa fortune».* (p. 30)

Nous retrouvons là un type de héros familial dans l'univers romanesque de Madeleine Ferron. L'Antoine de la *Fin des loups garous*, commerçant de bois astucieux et à l'aise, était de cette trempe, ainsi que le prospère J.A., le baron écarlate. Chez le premier, le panache et le goût de frôler le danger, le scandale même au besoin, se manifestaient par le biais de sa relation à Rose, la servante, relation révélée aux yeux du village entier un jour de débâcle sur la rivière Chaudière<sup>8</sup>. Chez le second, c'est l'abus d'alcool qui créait des situations excessives, tel cet épisode où le capitaine du paquebot sur lequel il fait route vers l'Europe le forcera à descendre dès l'escale de New-York à cause de sa mauvaise conduite<sup>9</sup>.

Robert Corrigan lui aussi, tout héros qu'il soit, se conduit mal. Ses vantardises concernant son aisance relative sont perçues — c'est la servante qui le rapporte à Ann — «surtout chez leurs compatriotes catholiques ayant les mêmes prétentions, comme un défi ou une provocation». (p. 34) Et tout comme Julia,

la femme d'Antoine, ou comme la fille adoptive de J.A., Ann, la femme de Robert Corrigan, n'a véritablement de prise ni sur le tempérament bouillant de cet être fort, ni sur les controverses du contexte socio-religieux.

Quand commence le chapitre I, la guerre est déjà ouverte entre le protestant Corrigan et le groupe catholique de Patrick O'Neil: le lecteur n'est qu'informé d'un antagonisme dont le chapitre II fera voir le danger puisque Robert Corrigan, le 17 octobre 1855, sera mis à mort par ses opposants.

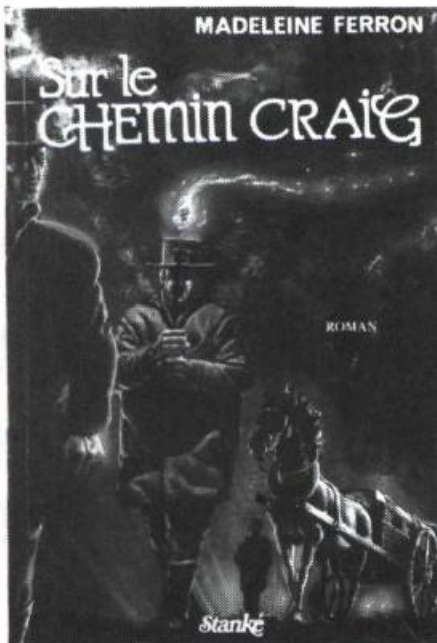
Le tragique de la situation, dans les jours qui ont suivi la mort, s'accroît de sa quasi-clandestinité, car les catholiques menacent d'enlever un corps trop clairement mutilé. Le scandale spectaculaire des romans précédents est ici inversé dans le secret, et ce héros, ce mari, sera porté en terre à distance des siens sans que la plus simple veillée funèbre ait pu tenir lieu d'un hommage. Pendant plus de deux mois, les efforts pour capturer les coupables pourtant connus de tous seront vains: la population en général refuse sa coopération. Le groupe d'O'Neil finira par se rendre, le 18 janvier 1856, après s'être assuré d'appuis suffisants pour se voir garantir un verdict d'exonération. Voilà l'anecdote: elle tient en cinquante pages.

De loin le plus long<sup>10</sup>, le chapitre III délègue soudainement la narration à Ann, la veuve de Robert. Elle écrit à une amie restée en Irlande:

*«je m'obligerai à te faire part de mes réflexions, des considérations qui me viennent à l'esprit sur les tragiques événements que je viens de vivre, sur le comportement ambigu des êtres m'entourant, sur les contradictions surprenantes de leur conduite»* (p. 95)

Datée du début décembre 1855, soit après le départ du dernier bateau pour les îles britanniques, la lettre peut, sans invraisemblance, être reprise par son auteure de jour en jour et allongée, car Ann ne pourra l'expédier qu'à la reprise de la navigation, le printemps suivant.

Au début, le lecteur s'étonne de ce qu'une femme à qui on vient d'arracher son mari, à peine deux mois auparavant, s'attarde à renseigner son amie sur les possibilités de lecture qu'offre la Beauce des années 1850 (pp. 92-93)<sup>11</sup>; il craint,





le lecteur, que cette lettre particulièrement longue soit surtout l'occasion de distribuer, un peu artificiellement, un savoir historique. C'est en partie le cas<sup>12</sup>, mais très vite un sillon se creuse, et par-delà le déroulement de la vie à la campagne, les fêtes de Noël et le fonctionnement de la justice lors de l'inutile procès, le discours tenu de façon privilégiée par la lettre, c'est celui de la réaction d'Ann face à cet événement important entre tous: la perte, toujours prématurée, d'un homme aimé.

Après l'«enlèvement» — «Pendant quelques jours, je n'ai fait aucun effort pour me sortir de cette léthargie» (p. 109) — ce sera le parti de *re-vivre*, littéralement, c'est-à-dire de se détourner de cette elle-même rappelant trop Robert, pour construire une nouvelle Ann:

*J'ai fait le sacrifice de tous les souvenirs nous concernant, lui et moi. C'est le prix à payer pour que cette malheureuse Ann dont je ne peux assumer l'existence, ne lui survive pas. Je ne te dis pas qu'il suffit de prendre une telle décision pour que les effets se fassent aussitôt sentir. Je suis toujours à la merci d'un objet lui ayant appartenu, d'un mot de lui qu'on me rappelle. Ma nuque se noue aussitôt, mon estomac se contracte et je retrouve dans ma bouche ce goût horrible qui m'inquiète mais, en même temps, m'encourage: le pourrissement de l'ancienne Ann est vraiment commencé.* (p. 111-112)

Thème toujours présent chez Madeleine Ferron, la mort avait néanmoins été laissée jusqu'ici à la périphérie des romans. *La fin des loups garous* s'ouvrait et s'achevait sur une image de pendaison. Pareillement, le premier chapitre du *Baron écarlate* décrivait la scène, traumatisante pour la narratrice-enfant, où son père est retrouvé mort gelé, et le roman se terminait sur le suicide du père adoptif de la jeune fille.

Dans le *Chemin Craig*, la mort est ramenée en plein centre et regardée de face: elle arrive tôt dans un roman qui ensuite s'attache à l'approcher pour s'assurer de pouvoir la garder à distance.

Il faut bien voir que la technique de la lettre écrite par Ann participe de ce recentrement. Celui qui pour le narrateur — et pour le lecteur — des chapitres I et II était un personnage historique, Robert



Corrigan, pour Ann, il est bien autre chose, et premièrement «Robert», dont elle parle toujours directement et sans écran. Cette narration prolongée à la première personne, cette irruption dans le récit d'un simulacre du «je» de l'écriture est un acte central, de toute évidence la performance du roman dont on ne peut pas ne pas voir qu'elle redonne au sujet le discours historique «objectif» sur lequel le texte s'était ouvert.

Du gouverneur Craig aux Irlandais, et au plus puissant d'entre eux le révérend King, nous passons, par le «je» d'Ann, à un certain Robert vu depuis son intérieur à elle. Et nous serions tentée de dire que *Sur le chemin Craig* nous entraîne autant sinon plus sur le chemin de Madeleine Ferron que sur celui des Irlandais. Quand la narratrice écrit, rêvant de l'automne ou rêvant tout court:

*«Robert, à cette période de l'année, trouvait toujours une excuse pour faire des travaux autour des bâtiments et ne pas s'éloigner. Je suis certaine qu'il était sensible à la beauté particulière de notre terre. Ne ris pas de mon exaltation. (...) Robert n'osait pas l'avouer parce que l'attendrissement sied mal à la virilité mais je n'étais pas sans remarquer ces longs moments d'immobilité où il semblait comme en contemplation.»* (p. 110),

le texte vacille et crée une ambiguïté certaine quant au référent, irlandais ou québécois, du patronyme «Robert».

C'est dans le contexte de cette prise d'écriture par un sujet qu'il faudrait relire la transformation soulignée ci-dessus entre le prologue et l'épilogue. Assumée par le discours d'Ann, l'importance de l'Histoire est comme neutralisée au point que le procès perd de son effet de choc et que le révérend King lui-même, tenu par Ann comme le véritable responsable moral de la mort de Robert, peut disparaître du récit.

Le résultat de toute l'opération textuelle serait ce personnage de curé canadien-français inoffensif et de bonne foi, et dont le surgissement à la fin du roman pourrait surprendre, sauf si on le considère comme la production par l'écriture d'Ann d'un personnage d'abord préoccupé de questions de langage:

*«C'est à peine s'il se permet de penser, l'espace d'un éclair, qu'il commencerait son sermon le dimanche suivant dans la langue de son choix sans pouvoir encore la préciser»* (p. 191, fin du roman)

Le discours historique de ce roman, finalement, a bien voulu se laisser court-circuiter par la fiction de l'écriture. D'une part, les événements «réels» «sélectionnés» ici pour donner idée de l'Histoire des émigrants irlandais n'ont pu qu'être focalisés par l'histoire de Madeleine Ferron. En même temps et surtout, l'avancée dans le texte — et sur le chemin Craig — montre qu'aux personnages du début qui font l'histoire a été préféré un personnage qui l'écrit, et qui écrit, justement, son histoire.

La possibilité du roman historique, et même du discours historique, se ramène-t-elle, en définitive, à un leurre?

Peut-être, mais c'est là, c'est le cas de le dire, une autre histoire. □

\* Madeleine Ferron, *Sur le chemin Craig*, Stanké, 1983, 192 p.

1. *Coeur de sucre*, HMH/L'Arbre, 1966, 221 p.; *Le Chemin des dames*, la Presse, 1977, 166 p.; *Histoires édifiantes*, la Presse, 1981, 157 p.
2. *La Fin des loups garous*, HMH/L'Arbre, 1966, 187 p.; *Le Baron écarlate*, HMH/L'Arbre, 1971, 175 p.
3. «Sophie Lagrange et les demoiselles Taylor», dans *Le Chemin des dames*, op. cit., pp. 35-43 et p. 38.
4. «Le ballon», *ibid.*, pp. 7-21.
5. *Le Baron écarlate*, op. cit., pp. 47-56.
6. Le roman comporte trois chapitres sans titre, encadrés d'un prologue, *Le Chemin Craig*, et d'un épilogue, *Quand le vent tourne*.
7. Qui fait surgir dans l'intertexte un autre Robert (Cliche) aux initiales identiques.
8. Voir *La Fin des loups garous*, op. cit., pp. 153 et ss.
9. *Le Baron écarlate*, op. cit., p. 161.
10. 71 pages, contre 38 pour le chapitre II et 17 pour le chapitre I.
11. D'autant que selon toute vraisemblance, de tels renseignements ont eu le temps d'être transmis à la correspondante, depuis le temps que les Corrigan sont en Amérique.
12. Voir pp. 124-127, où Ann raconte/résume l'histoire de la Beauce depuis 1735.